

MEURS UNE DEUXIÈME FOIS



NICOLAS MONSARÁS

Nicolas Monsarás

Meurs une deuxième fois

© Nicolas Monsarás, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2181-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE UN

RACHEL - ROSARIO

Ma fille s'est mis une balle dans la tête parce que son père croupissait en prison. Moi, je n'y connaissais rien et j'ignorais qu'on pouvait se servir d'une arme à feu à douze ans, mais j'ai su dès ce moment-là que j'allais apprendre.



Au sommet d'une colline, Rosario Fonseca regarda son portable et constata avec une certaine fatalité qu'il n'y avait pas de réseau.

— Peut-être que je n'aurais jamais dû quitter Rio, se dit-elle.

Elle essaya de se calmer, son gilet pare-balle à la main et traversa la rue vers sa vieille Volkswagen, une coccinelle hors d'âge qui la traînait tant bien que mal dans les rues escarpées de la ville. Au moment où elle ouvrit la portière, elle sentit une vibration. Le réseau avait décidé de refaire son apparition. C'était le commissariat. Deux coups de feu au huitième étage, à l'angle de l'Avenida Comendador Costa et de la rue du Dr Melo Viana.

Commissaire de police à quarante et un ans, Fonseca dirigeait le troisième commissariat de la police civile de l'État du Minas Gerais à São Lourenço. C'était la ville de son enfance. Sa maison était perchée sur l'une des collines qui dominaient le centre, et la tombée de la nuit lui offrait un spectacle apaisant. Avec son parc verdoyant, ses eaux thermales et ses quarante mille habitants, São Lourenço ressemblait à une banlieue chic pour Cariocas fortunés. Ces habitants de Rio, toujours avides de s'extirper de la chaleur de la grande métropole.

Fonseca avait réussi ce coup de poker. Sortir de Rio et des prix exorbitants qui laissaient les fonctionnaires de police à la limite de la pauvreté. Mais il y avait eu une contrepartie à cette nouvelle vie. Son départ du 12^e commissariat de Copacabana et de ses enquêtes aux quatre coins de la cité merveilleuse, de ses meurtres et de ses braquages. Sans compter une certaine façon de vivre, dans les bars de Leblon ou d'Ipanema, ou dans les boîtes de samba du quartier de Lapa avec le petit copain du moment. Parfois un autre flic. Mais le loyer, la nounou de ses deux enfants de neuf et onze ans, l'assurance maladie Unimed et le taxi pour l'école privée avaient eu raison depuis trop longtemps de ses finances et l'avait forcée à l'exile.

Elle enfila sa camisole et fit ressortir son badge de police qui pendait à son cou. En deux coups de démarreur, elle réussit à lancer le moteur.

Fonseca s'était toujours battue pour travailler et mener ses enquêtes. Pour les victimes et la justice. Contre le laxisme et les préjugés. Elle ne savait pas si, pour une femme, être flic au Brésil, c'était pire qu'ailleurs. En tout cas ici, c'était une sacrée bagarre. Mais elle était fière de son insigne. Fière d'être flic. Tout ça pouvait paraître un peu naïf, comme le lui reprochait souvent sa mère, Serafina. Mais depuis que Rosario était adolescente, elle avait su garder cette détermination, qui lui avait permis d'affronter l'univers machiste de la police.

Lorsqu'elle arriva sur les lieux, avant de trouver une place pour sa coccinelle, elle jeta un coup d'œil à sa montre. Il était dix-huit heures trente-sept. Elle se stationna derrière le véhicule de patrouille à la hauteur du numéro vingt-cinq de la rue du Dr Melo Viana, n'ayant pas trouvé de place au vingt-huit, devant l'entrée de l'immeuble de dix étages. Fonseca passa le comptoir du concierge et prit un ascenseur étroit. Les portes se refermèrent sur elle en grinçant.

Sur le palier du huitième, elle découvrit une femme assise sur une marche d'escalier. La tête enfouie dans ses bras. Au numéro trois, un policier du commissariat qui l'attendait.

- J'espère que vous n'avez pas foutu le bordel sur la scène de crime ? dit-elle
- Tout porte à croire que ce n'est pas un crime commissaire, mais un suicide.
- C'est où ?
- Dans la chambre. Au fond du couloir, à gauche.
- Et la femme, là, dans l'escalier ?
- La mère de la victime.

Fonseca entra. Un couloir d'une vingtaine de mètres traversait l'appartement. Sur la droite, un salon qui donnait sur un large balcon, puis une cuisine et une salle de bain. Chaque pièce paraissait bien équipée, rangée et propre. Pas d'extravagance dans le mobilier. Peut-être l'écran plat ? Ça ressemblait à une famille de la classe moyenne supérieure. Surtout pour l'étage, la superficie et l'emplacement. L'appartement se trouvait en face du lac de la ville et du parc thermal. Elle remarqua la présence de petits cadres accrochés au mur du couloir. Des peintures faites à la gouache sans doute. Fonseca n'y connaissait rien en peinture, elle faisait juste le lien avec celles de ses propres enfants à l'école. Des paysages, des montagnes, des arbres, des chevaux attelés prêts à la promenade. Elle se demandait comment une famille dont elle n'avait jamais entendu parler pouvait en une fraction de seconde devenir plus intime que la sienne. Fonseca avait une quinzaine d'années de service derrière elle et elle pataugeait déjà dans un immense cimetière, rempli de victimes qui avaient traversé son existence comme des éclairs d'orages et qui restaient en suspension dans sa mémoire comme des fantômes, sans qu'elle puisse s'en débarrasser.

Elle arriva au fond du couloir. À droite, une petite chambre carrée tout en rose

avec une fenêtre, sans doute celle de la victime. La commode, les peluches posées dessus, la ballerine d'une boîte à musique et le poster de la nouvelle chanteuse à la mode pour ado indiquaient qu'il s'agissait d'une chambre de jeune fille. À gauche, la suite parentale. Et ce corps, au sol, en partie caché par le lit. L'immobilité d'un mort était quelque chose qui la surprenait toujours. Un policier du nom d'Izaak Ribeiro était accroupi. En combinaison, masque sur le visage, gants en latex, un appareil photographique à la main, il procédait aux constatations. La scène était entre les mains de la police technique et scientifique. Rosario Fonseca, malgré son grade de commissaire, savait que ce flic minutieux n'aimait pas qu'on le dérange durant les opérations qu'il menait. Pour l'instant, et jusqu'au moment où il en aurait décidé, c'était lui le patron. Au bout d'un moment, il se retourna vers elle, lui tendit une pochette plastique dans laquelle il venait de placer une carte scolaire et dit :

— Gabriela Néco. Douze ans. Une balle de 9 mm dans la bouche.

La soirée commençait mal et la nuit allait être longue.

La commissaire Rosario Fonseca prit la pochette plastique et examina la carte scolaire. Elle se dit qu'il fallait qu'elle aille parler à cette femme, assise dans l'escalier.



Le bâtiment du troisième commissariat ne payait pas de mine. Situé au 167, Avenida Damião Junqueira de Souza, c'était un cube défraîchi à l'écart du centre-ville. Un portillon électrique, qui fonctionnait mal, en permettait l'accès et au fond d'une sorte d'*open space* miteux Fonseca avait son bureau. Elle fit assoir Rachel devant elle, et lui demanda de patienter quelques instants le temps qu'elle tape les formalités nécessaires sur son clavier d'ordinateur. Rachel croisa les jambes, son pied droit se balançait nerveusement, tandis que sa main gauche triturerait un mouchoir en papier. Fonseca avait fait assoir tellement de victimes sur ce fauteuil, qu'elle pouvait deviner ce que ressentait cette femme qui n'osait pas lever les yeux. Un mélange de peine profonde et de culpabilité. Mais une fois qu'elle saurait contenir ses larmes, sa colère exploserait contre le monde entier.

— Gabriela avait-elle l'habitude de rentrer seule de l'école ?

— Oui, répondit Rachel. Elle prenait le bus qui la déposait dans le quartier et elle finissait le chemin à pied. Parfois, elle se promenait avec ses copines. Elle avait les clés de l'appartement, elle rentrait quand elle voulait, je lui faisais confiance. Et puis ici, ce n'est pas Rio.

— De toute manière, il n'y a rien de suspect dans cette affaire.

Fonseca détacha ses yeux de l'écran d'ordinateur, se cala sur ses coudes et fixa Rachel.

— Votre fille n'a pas laissé de lettre expliquant ce qu'elle a fait, mais il se peut que la nouvelle de l'arrestation de votre mari, Rudolf Néco, en Guyane française, soit à l'origine de son geste. Je pense que Gabriela n'a pas pu supporter ça. Je ne connais pas bien la situation là-bas, mais il a été interpellé pour des affaires d'exploitations minières illégales et divers trafics. Tout ce que je peux vous dire, c'est que les Brésiliens qui vont dans cette région pour travailler dans les mines d'or sont des clandestins. Il s'agit d'un endroit très sensible et dangereux pour ceux qui prospectent en forêt. Des Brésiliens se tuent entre eux. Il y a des braquages, des règlements de comptes, bref tout un tas de problèmes, et votre mari est impliqué dans ces histoires. Pour être honnête, je suis étonnée que vous n'en sachiez pas plus. Il ne vous disait rien ? Vous êtes française, je pensais même que vous veniez de là-bas ?

— De Guyane ? Non. Je n'y ai jamais mis les pieds. Quant à mon mari, il s'absente pendant des mois pour aller en forêt, et je sais que ses affaires ne sont pas toutes claires. Ça fait quinze ans que l'on est ensemble et il ne s'en est jamais caché. Maintenant si vous croyez qu'un homme comme lui confie le détail de son business à sa femme, vous vous trompez. Il ne me dit rien, et je ne tiens pas sa comptabilité si c'est ça que vous voulez savoir. Mais il ramène l'argent, je le reconnais. Lorsque je suis tombée amoureuse de lui, ça été le *deal* entre nous : ne jamais lui poser de questions sur ses affaires. En contrepartie, je ne manquerais de rien. Et il a tenu promesse. Mais je ne pensais pas que ça emporterait notre fille. À l'époque, quand je suis arrivée, je n'étais qu'une petite Française fraîchement débarquée des Alpes qui fuyait papa et maman. Je venais de terminer mon *Master* en portugais.

— En portugais ?

— Pour moi, c'était la langue exotique par excellence, la langue du voyage, et le moyen de partir de chez moi. J'ai donc pris mes cliques et mes claques et j'ai atterri ici. Assumer pleinement ma révolte contre mes parents, ces petits employés de commerce, comme j'aimais le leur lancer à la figure. Au début, c'était l'idée. Mais ce n'est pas si facile de renoncer à la vie confortable et bourgeoise d'une ville de province française, même s'il y fait gris et sombre la moitié du temps. Malgré mes efforts, je me suis aperçue que la vie de bohème n'était pas faite pour moi. C'est un peu cliché que de dire ça, mais c'est la vérité. On se fait toujours des idées quand on n'est pas confronté à la réalité des choses. Alors trois mois plus tard, je me suis mariée à un architecte de Rio qui avait l'âge de mon père. Ça a été la belle vie pendant un an, avant qu'il ne devienne cinglé. Du jour au lendemain, il s'est enfermé dans une suite, au dernier étage d'un hôtel

qu'il possédait sur Copacabana et n'en est plus sorti. Il s'appelait Luis Machado. Un drôle de type ! Je ne sais même pas comment tout ça s'est terminé. La seule chose dont je me souviens c'est que cette histoire a tourné au cauchemar lorsque sa famille m'est tombée dessus. Car évidemment, tout était de ma faute ! Bref, je me suis vite retrouvée divorcée et sans fric. C'est à ce moment-là que j'ai fait la connaissance de Néco.

— Vous l'appellez toujours Néco ?

— Je l'ai toujours appelé comme ça. Néco passait son temps à haïr son nom et à le revendiquer en même temps. Pour lui, Rudolf Néco, ça ressemblait plus à un nom de tueur à gages qu'à un homme d'affaires. D'ailleurs, pour qu'il soit arrêté de cette manière, je me demande si ce n'est pas ce qu'il est devenu : un tueur à gages. Histoire d'avoir la vie correspondante à l'image qu'il se faisait de lui-même. Faut dire qu'il a un ego gros comme les montagnes de mon enfance. Vous savez ce qu'il détestait le plus chez moi ? Ma futilité. Ça le heurtait et ça me mettait dans une rage folle. Il n'arrêtait pas de me raconter l'histoire de ses parents qui avaient vécu sur la terre aride du Nordeste, qui ne possédaient même pas de mobilier dans leur maison et qui dormaient à même la terre, dans des trous, avant qu'ils ne finissent par fuir cette désolation dans une charrette tirée par un âne, pour aller grossir les rangs des ouvriers automobiles du côté de São Paulo. Vous connaissez Volta Redonda, la ville industrielle ? Elle n'est pas loin d'ici. Eh bien, c'est là-bas qu'ils sont morts. Moi, quand ma fille est morte, j'étais en train d'acheter des babioles dans les boutiques du centre-ville. Ça fait une sacrée différence. Vous savez ce que je cherchais ? Une paire de lunettes de soleil bon marché avec des verres extralarges. Des lunettes de star américaine, comme disait Gabriela. Après coup, lorsque je les ai vues dans mon sac, ça m'a fait horreur et je les ai jetées à la poubelle. Peut-être, pour me persuader que Néco avait tort à mon sujet, que je n'étais pas en train d'acheter des lunettes de soleil bon marché quand ma fille se mettait une balle dans la tête. Mais je finis par croire qu'il avait raison de me dire ça. Je suis peut-être une femme qui aime profiter des boutiques de luxe et qui n'est pas trop regardante de la provenance de l'argent que lui donne son mari.

Fonseca vit Rachel se rétrécir sur sa chaise. Peut-être trouvait-elle son attitude pathétique et en décalage avec la mort de sa fille. Souvent, les bureaux de flics se transformaient en confessionnal.

— Que s'est-il passé cet après-midi-là ?

Cet après-midi-là, j'ai déjeuné dans un petit restaurant vers treize heures. Près de la banque Itaú. Je me rappelle que la télévision y était allumée, mais je n'ai pas fait attention aux informations. De toute manière, la nouvelle de son arrestation était déjà sur les réseaux. Je ne savais pas que Néco était connu à ce

point-là. Puis j'ai fait des courses dans les boutiques du centre-ville quand des amis m'ont appelée. C'était vers dix-sept heures. J'ai bien tenté de joindre Gabriela, mais je n'ai pas réussi. Alors, je suis allée au collège. Mais c'était trop tard, elle était partie. J'ai téléphoné à Ana-Maria, notre employée de maison, mais elle se trouvait à l'autre bout de la ville dans sa famille. Gabriela et Néco avaient une relation très étroite quand il était avec nous. Une relation fusionnelle. Ce que je veux dire, c'est qu'en plus de l'amour qu'ils se portaient l'un l'autre, elle était très influencée par lui, dans sa manière de penser, son caractère, jusque dans ses mimiques. J'avais un peu de mal avec ça, comme si une partie de moi le refusait et en était jalouse. Alors qu'il n'était jamais là pour elle. Il y avait chez Gabriela une fascination pour son père. Elle voulait toujours qu'il l'emmène dans ce foutu désert du Nordeste.

— Gabriela s'est enfuie, poursuivit Fonseca. Des camarades de classe l'ont vue partir entre deux cours. Elle n'a même pas pris le bus. C'était vers seize heures trente. Elle a couru jusque chez vous. C'est le marchand de pizzas à emporter, Bonelli, sur l'Avenida Comendador Costa et le directeur de la salle de cinéma *A Pelicula*, un peu plus loin, qui l'ont reconnue lorsqu'elle est passée. Il était un peu plus de dix-sept heures. Quant au concierge de l'immeuble, Rodrigo Alves, il ne s'est pas aperçu de son passage. Il se trouvait dans l'arrière-cour en train de s'occuper des poubelles. Par contre lorsqu'il a entendu les deux coups de feu, il s'est précipité à l'entrée et il a pris l'ascenseur. Vous ne le savez peut-être pas, mais Rodrigo Alves est un ancien policier militaire. Comme il ne pouvait pas identifier l'étage d'où les coups de feu provenaient, il est allé jusqu'au dixième. Il a sonné à quelques portes, mais personne ne lui a répondu. À cette heure-ci, la plupart des gens travaillent et ne se sont pas à leur domicile. C'est au neuvième qu'une vieille dame lui a dit qu'elle aussi avait entendu des détonations et que ça venait d'en dessous. Lorsqu'il est arrivé au huitième, il a vu que la porte de votre appartement était ouverte. Il vous a appelée, vous et votre fille. Comme personne ne lui répondait, il est entré. Il a constaté sur le sol du salon la présence de la veste de votre fille, avec laquelle elle était habillée le matin pour aller au collège, et son sac. Il a alors continué le long du couloir, regardant dans chaque pièce, jusqu'à votre chambre. Là, il a vu le corps de Gabriela, et l'arme à côté, le 9 mm qui appartient à votre mari, d'après ce que vous avez expliqué aux policiers quand vous êtes arrivée sur place.

Rachel releva la tête et vit le pistolet dans une poche plastique, posé sur le bureau de Fonseca, à côté du téléphone de sa fille.

— Je peux récupérer le téléphone ?

— Le téléphone ?

— C'est pour les photos. Il doit bien avoir des photos d'elle. Des selfies,

comme tous les jeunes.

— Gabriela savait-elle que vous aviez une arme à la maison ?

— On ne lui en a jamais parlé. Elle a dû le découvrir toute seule. Néco l'avait mise au fond du tiroir du haut de la commode. Lorsque je lui ai dit qu'elle pourrait la trouver, il m'a répondu qu'il lui avait interdit d'entrer, mais qu'il avait besoin d'une arme à proximité.

— Pour quelles raisons vous a-t-il dit ça ?

— Je ne sais pas. Il était un peu paranoïaque.

— Vous n'avez pas insisté ?

— Non.

— Vous saviez que cette arme était chargée ?

— Oui, il m'avait montré le chargeur.

— Vous vous y connaissez en armes à feu ?

— Non, je n'ai jamais tiré.

— Selon les constatations faites sur place, votre fille a effectivement fouillé le tiroir du haut de la commode pour prendre l'arme, elle a manœuvré la culasse pour introduire une cartouche dans le canon, puis elle a tiré.

— Je ne pensais pas qu'elle était capable de ça.

— Les gamins voient ça cent fois par jour dans les séries et les vidéos qu'ils partagent. Elle a tiré la première fois debout, sans doute pour essayer, on a retrouvé une balle dans le coin du mur et la deuxième fois à genoux à côté du lit.

Rachel sentit le poids du regard de Fonseca sur elle.

— Vous me trouvez indifférente ou désinvolte avec ce que je viens de vous raconter alors que ma fille vient de mourir ?

— Non, je pense que vous souffrez et que vous faites ce que vous pouvez.

— J'ai envie de mourir, à chaque seconde qui passe. Vous comprenez ça ? Je n'ai pas été capable de la protéger. À certains moments, je me dis que quelqu'un doit payer. Une boule de colère me bloque la gorge. Surtout quand je l'imagine mettre le canon de l'arme dans sa bouche. Cette image ne me quitte pas. J'ai envie de hurler. Vous pensez qu'elle a eu peur au moment de mourir ?

Fonseca n'avait aucune réponse à lui donner et se dit qu'avec ses deux garçons, elle avait plus de risques de les surprendre en train de faire des conneries que de mettre fin à leurs jours.